

SIX

Hidéo Yokoyama

QUATRE



LIANA LEVI

Hidéo Yokoyama

six-quatre

*Traduit du japonais
par Jacques Lalloz*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

1

Des flocons virevoltaient dans la nuit tombante.

Il eut du mal à dégager ses jambes raides en descendant du taxi. Un membre de l'Identité judiciaire, sanglé dans son blouson réglementaire, attendait devant l'entrée. Il le suivit à l'intérieur de l'immeuble de la police. Après avoir traversé l'espace occupé par les agents de garde, ils franchirent un corridor mal éclairé puis, par une porte de service, débouchèrent sur le parking du personnel.

La petite morgue était à l'écart au fond. Une construction sommaire sans fenêtre. Le ronronnement de l'aérateur annonçait la présence d'un corps. L'homme tourna la clé dans la serrure puis s'effaça. Je vous attends ici, leur fit-il comprendre d'un coup d'œil empreint de retenue.

Il n'avait pas même songé à prier.

Yoshinobu Mikami poussa la porte. Les gonds grincèrent. Le crésol agressa ses yeux et son nez. Il percevait à travers son pardessus la pression des doigts que Minako crispait sur son coude.

Une lumière aveuglante tombait du plafond. Sur la table qui arrivait à la taille, une bâche de vinyle bleu sur laquelle il distingua les renflements incertains d'une forme humaine dissimulée sous un drap blanc. Trop petite pour être celle d'un adulte, sans pour autant paraître appartenir à un jeune enfant, et Mikami hésita en voyant les rondeurs incertaines que présentait le tissu.

... *Ayumi.*

Il refoula aussitôt le prénom. Ne prononce pas le nom de notre fille, venait-il de songer, sinon tu vas faire que ce cadavre sera le sien.

Il releva lentement le drap.

Cheveux... Front... Yeux clos... Nez... Lèvres... Bouche... Menton... Le visage blafard de la jeune fille morte apparut alors.

L'atmosphère jusque-là figée s'agita soudain; il sentit le front de Minako peser contre son épaule. La pression des cinq doigts sur son coude se relâchait.

Mikami avait les yeux levés au plafond. Son souffle s'échappait du fond de ses entrailles. Pas la peine d'aller plus loin, de vérifier les caractéristiques corporelles. Venir du département D en *shinkansen*^{*1} puis en taxi avait pris quatre heures, l'opération d'identification du corps quelques secondes.

Une jeune fille venait de se suicider en se jetant à l'eau. Ils étaient venus en toute hâte dès la nouvelle reçue. Elle avait été repêchée en début d'après-midi dans un étang proche, leur avait-on expliqué. Ses cheveux bruns étaient encore humides. Quinze ou seize ans, peut-être un peu plus. Son séjour dans l'eau ne devait pas avoir été long. Son visage était dépourvu de boursoflures, le fin contour du front au menton et ses lèvres enfantines, intacts, conservaient l'apparence qui était la leur de son vivant.

Ironie du sort, se prit-il à penser. Il est bien possible que ce soit ce genre de visage délicat que désirait Ayumi.

Trois mois s'étaient écoulés et pourtant, il était toujours incapable de suivre avec la tête froide le fil de ses souvenirs. Du bruit leur était parvenu de la chambre de leur fille, au premier. Un vacarme à croire qu'elle voulait défoncer le plancher avec son pied. Son miroir avait volé en éclats. Elle était recroquevillée dans un coin de sa chambre, toutes lumières éteintes.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont consignés dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

Martelant de ses poings son visage, l'écrasant, le griffant avec violence. « Je veux plus de cette tête. Je veux mourir... »

Mikami joignit les mains devant la dépouille de la jeune noyée.

Elle aussi avait sûrement des parents. Lesquels, peut-être cette nuit même, peut-être demain, devraient de toute manière venir ici et affronter la dure réalité.

– Sortons.

Sa voix était rauque. Quelque chose de sec collait à sa gorge.

Absente, Minako ne hocha même pas la tête. Ses grands yeux écarquillés étaient des billes vides de pensée comme d'émotion. Ce n'était pas la première fois. À deux reprises déjà en l'espace de trois mois ils s'étaient trouvés face à une jeune morte de l'âge d'Ayumi.

Dehors tombait à présent de la neige fondue.

Sur le parking obscur, trois silhouettes exhalaient de longs souffles blanchâtres.

– Eh bien, quoi qu'il en soit, vous nous voyez soulagés...

Teint pâle, l'allure bonhomme, le commissaire leur adressa un sourire indécis tout en tendant sa carte de visite. Il était en uniforme, sans être de service. De même le chef de la section des Enquêtes criminelles et le chef de service, à ses côtés. Nul doute qu'entraît là le souci de ne pas manquer à la bienséance pour le cas où il s'avérerait qu'il s'agissait de la jeune Ayumi.

Mikami s'inclina profondément.

– Merci de nous avoir alertés aussi rapidement.

– Je vous en prie. *Vous et moi appartenons à la même Maison, n'est-ce pas ?* s'abstint d'ajouter le commissaire qui esquissa un geste en direction de l'édifice : Allons, venez vous réchauffer à l'intérieur.

Il sentit une poussée légère dans son dos. Son regard de côté se heurta à celui de Minako, implorant. *Je veux vite partir d'ici*, y lut-il. Un désir qui était également le sien.

– C'est très aimable à vous mais nous allons rentrer tout de suite. Nous avons un train à prendre.

- Passez donc la nuit ici. Nous vous avons réservé une chambre.
- Nous vous en sommes reconnaissants, mais nous allons partir. Je suis de service demain.

Au mot de «service», le commissaire laissa tomber son regard sur la carte de visite qu'il avait à la main.

Commissaire Yoshinobu Mikami. Directeur des Relations avec la presse. Secrétariat des Affaires administratives. Direction générale de la police, département D

Son regard remonta en même temps qu'il émettait un petit soupir.

- Ça n'est pas drôle, j'imagine, d'avoir affaire à la presse.
- Ma foi... éluda Mikami.

Il se représenta les visages provocateurs des journalistes qu'il avait laissés en plan dans la salle de presse. Un violent accrochage les opposait lorsqu'il avait reçu un coup de téléphone annonçant la découverte d'une noyée. Il s'était levé sans un mot, déclenchant par là même la colère des reporters présents qui ignoraient ce qui s'était passé chez lui. «Mais on n'en a pas terminé. Vous prenez la tangente, monsieur le directeur?... »

- Vous êtes aux RP depuis longtemps?

On lisait de la compassion sur le visage du commissaire. Dans les grands commissariats, les responsables de la communication étaient l'adjoint du commissaire ou le sous-directeur, alors que dans les commissariats régionaux de moindre envergure, c'était le chef de police en personne qui essayait le feu de l'ennemi.

- Depuis le printemps. Mais j'en avais tâté un peu aussi étant plus jeune.

- Vous avez toujours fait partie des Affaires administratives?
- Non. J'ai été longtemps inspecteur au 2^e Bureau.

Même en cet instant, il en ressentait une indéfinissable fierté.

Son interlocuteur acquiesça de façon évasive. Dans ce commissariat de province, probablement n'avait-on jamais vu un ex-inspecteur diriger le service des Relations publiques.

– Avec votre expérience comme enquêteur, j’imagine que les journalistes vous écoutent volontiers.

– Si vous pouviez avoir raison...

– Je dis cela parce qu’ici aussi nous avons ce problème, voyez-vous. Certains reporters racontent vraiment n’importe quoi.

Le commissaire leva la main en direction du garage. Mikami tressaillit en voyant s’allumer les feux de la voiture noire officielle. Le taxi qu’il avait fait attendre n’était visible nulle part. Nouvelle pression dans son dos ; il hésita toutefois à réclamer qu’on en fasse venir un autre, c’eût été bafouer la sollicitude qu’on leur témoignait.

La nuit était tombée à présent qu’ils roulaient vers la gare.

– Tenez. C’est cet étang, là-bas, annonça avec une sorte de fébrilité le commissaire, sur le siège avant, alors qu’une étendue d’un noir accru venait d’apparaître au-delà de la vitre de droite. Fichue invention que l’Internet. On y trouve un site d’un goût exécrable, le *Top Ten des nouveaux lieux où on se suicide*, et cet étang y est indiqué. Sous l’appellation curieuse d’« Étang de la promesse ».

– « L’Étang de la promesse » ?

– Selon l’endroit où on se trouve, on peut lui voir la forme d’un cœur. Soi-disant une promesse d’amour dans la prochaine vie. La jeune fille d’aujourd’hui est la quatrième. Figurez-vous que l’une d’elles est même venue de Tokyo... La presse en a fait ses gros titres, au point que la télé a débarqué.

– Je ne voudrais pas être à votre place.

– Comme vous dites. Où allons-nous si les médias s’emparent du suicide du premier venu ! Dommage que vous n’ayez pas le temps, vous auriez pu me donner quelques conseils pour me débrouiller avec la presse.

Il continua de parler, comme effrayé par le silence. Bien que Mikami lui fût reconnaissant de son tact, ses brèves réponses s’espaçaient peu à peu.

Il y avait eu erreur sur la personne. Ce n’était pas Ayumi. Et pourtant, le poids qui lui oppressait la poitrine était le

même que lorsqu'il était en route pour cette ville. Il avait trop conscience que cela revenait à souhaiter que ce soit la fille de quelqu'un d'autre. Minako, à côté de lui, demeurait figée. L'épaule qui touchait la sienne lui paraissait d'une fragilité inaccoutumée.

Le véhicule tourna à un carrefour. En face surgit le bâtiment de la gare du *shinkansen*, éclatante de lumière. Devant, une vaste esplanade parsemée d'un certain nombre de sculptures. De rares personnes en vue. Il avait entendu dire que c'était une gare décrochée par un politicien local et construite sans tenir compte du nombre des futurs usagers.

– Ne vous dérangez pas, monsieur le commissaire, vous allez vous faire mouiller, s'empressa Mikami.

Il avait déjà ouvert à moitié la portière arrière mais l'autre fut le plus rapide à mettre pied à terre. Ses joues étaient empourprées.

– Nous vous avons inquiété pour rien. La taille de la défunte et l'emplacement du grain de beauté étant proches, nous nous sommes dit que peut-être... J'espère que vous voudrez bien ne pas nous en tenir rigueur.

– Mais non, bien sûr... bredouilla Mikami, confus, à qui l'autre serra la main avec force.

– Rassurez-vous. Mademoiselle votre fille est bien vivante, allez. Soyez certain que nous vous la retrouverons. 260 000 camarades y veillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Incliné profondément, Mikami regarda s'éloigner les feux arrière du véhicule.

La nuque de Minako était mouillée de grésil. Il attira contre lui le corps languissant et se mit à avancer en direction de la gare. La lumière du petit poste de police, un *kôban*^{*}, devant la gare, attira son regard. Un vieil homme, ivre selon toute apparence, était assis lourdement sur la chaussée et repoussait les bras d'un jeune agent.

260 000 camarades...

Le commissaire n'exagérait pas. Des commissariats aux antennes de campagne en passant par les *kôban*... la photo

d'Ayumi était affichée dans le moindre établissement policier du pays. Des collègues qui étaient de parfaits étrangers veillaient jour et nuit dans l'attente d'un renseignement concernant « la fille d'un des nôtres ». La police était une famille. Cela lui inspirait réconfort, reconnaissance, il mesurait tous les jours sa chance de faire partie de cette gigantesque organisation. Il n'empêche...

Il avala une bouffée d'air glacé.

Comment aurait-il pu imaginer que faire appel à l'organisation deviendrait pour lui un pareil point faible ?

Me soumettre...

Il lui arrivait de sentir son sang prêt à bouillir dans ses veines.

Il ne pouvait en parler à Minako. Retrouver leur fille unique disparue ; la serrer vivante dans leurs bras. Dans son esprit, aucune épreuve n'était tout à fait intolérable pour des parents désireux d'y parvenir.

Une annonce retentit, diffusée par les haut-parleurs du quai.

– Le commissaire lui-même l'a dit. Elle n'a rien. Elle est en bonne santé.

– ...

– On la retrouvera vite. Ne te fais pas de souci.

– ... Oui.

– Après tout, elle nous a appelés, pas vrai ? Au fond, elle ne demande qu'à rentrer. C'est une question de fierté. Tu vas voir, elle va débarquer par surprise un de ces quatre matins.

Minako paraissait toujours aussi vide. Son profil régulier se reflétait à présent sur la vitre sombre du wagon. Elle avait les traits terriblement tirés. Oubliés, le maquillage, les séances au salon de coiffure. Néanmoins, quoi qu'elle en pense, sa beauté naturelle n'en ressortait que davantage.

La vitre renvoyait aussi son reflet à lui. Ses yeux étaient braqués sur le fantôme d'Ayumi. Ayumi qui maudissait son visage pour sa ressemblance avec le sien. Et qui avait fait de la beauté maternelle la cible de sa haine.

Il détourna le regard.

Ça lui passera tôt ou tard. C'est comme la rougeole. Elle reviendra à l'improviste en tirant la pointe de la langue comme elle faisait, petite, quand elle avait raté quelque chose. C'est vrai, quoi, elle ne peut pas vraiment détester ses parents, les rendre malheureux.

Une secousse ébranla la voiture.

Minako s'appuyait contre son épaule. Son souffle était irrégulier, sans qu'il eût pu dire si elle dormait ou si elle sanglotait en silence.

Il ferma les yeux à son tour.

Même ainsi, la vitre renvoyant l'image de leur couple mal assorti demeura incrustée sous ses paupières.

2

Un fort vent du nord balayait depuis le matin les plaines du département D.

Les feux de signalisation étaient au vert mais, prise dans un encombrement, la voiture avançait au pas. Mikami lâcha le volant et alluma une cigarette. On bâtissait une nouvelle tour d'habitation et la silhouette des montagnes dans le fond s'amenuisait peu à peu dans l'encadrement du pare-brise.

580 000 ménages, 1 820 000 habitants... Il avait encore en tête les chiffres d'une enquête sur les mouvements migratoires lue dans le journal ce matin-là. Près du tiers de la population du département vivait ou travaillait dans la ville. Puis la cité avait absorbé les communes limitrophes grandes et petites, ce qui avait accéléré le processus de centralisation autour de la métropole régionale ; toutefois, la mise en place d'un réseau de transports publics, qui aurait dû se voir accorder la priorité, n'était toujours pas entamée. Avec trop peu de trains et de bus pour assurer un service normal, les rues disparaissaient sous un perpétuel afflux de véhicules.

– Mais avancez, bon sang ! grommela Mikami.

On était au cinquième jour de décembre et les embouteillages étaient pires que jamais. La radio n'allait plus tarder à annoncer 8 heures. Il apercevait maintenant l'édifice de quatre étages de l'Hôtel de la police départementale. Ses murs gris qu'il n'avait que trop vus déclenchèrent en lui un vague sentiment de nostalgie. Étrange. Il ne s'était pourtant absenté qu'une demi-journée pour cette brève incursion dans le Nord.

Il aurait pu s'éviter un pareil déplacement. Dès le départ, il savait que cela ne servirait à rien. Il en prenait conscience maintenant qu'une nuit avait passé. Il n'imaginait pas Ayumi, frileuse comme pas deux, choisir de partir dans le Nord ; encore moins de se jeter dans un étang aux eaux glacées !

Il éteignit précipitamment sa cigarette, écrasa la pédale d'accélérateur. Un créneau assez grand pour quelques voitures venait de s'ouvrir devant lui.

Il avait évité tant bien que mal d'être en retard. Sa voiture une fois sur le parking réservé au personnel, il hâta le pas en direction de l'immeuble central. Force de l'habitude, son regard contrôla les places de stationnement mises à la disposition des médias. Il s'arrêta net. Toujours quasiment vides, il les découvrait ce matin encombrées de véhicules. Autrement dit, les localiers préposés aux affaires de police s'étaient tous rameutés. Un bref instant, il se demanda si une affaire d'importance ne s'était pas produite. Non, ils entendaient bien reprendre le débat de la veille. Ils attendaient avec impatience son arrivée.

... Ils veulent la bagarre dès le matin, ma parole.

Il pénétra dans l'édifice par l'entrée principale. À peine dix pas dans le corridor et il était devant la section des Relations avec la presse. Il poussa la porte, trois visages crispés se relevèrent simultanément. À leurs bureaux contigus adossés au mur, Suwa, le chef de section, et Kuramae, l'adjoint ; plus près de la porte, Mikumo, leur collègue féminine. La pièce était si exigüe que les salutations matinales s'échangeaient sans avoir à lever la voix.

Dans les premiers jours du printemps, la cloison donnant sur la Documentation voisine avait été abattue, ce qui avait quelque peu agrandi les lieux. Toutefois, quand l'ensemble des journalistes faisait irruption, on se retrouvait comme avant, sans savoir où poser le pied.

C'était ce qu'il avait imaginé à son entrée, or, aucun journaliste n'était là. Il s'installa à son bureau dos à la fenêtre, dérouté. Suwa se présenta devant lui avant qu'il ne l'appelle. Son visage affichait une mine circonspecte qu'on ne lui voyait jamais.

– Patron... Heu... et hier?...

Mikami en fut déconcerté. Le résultat de l'identification de la noyée, il l'avait adressé téléphoniquement la veille à son supérieur direct, Ishii, le patron du Secrétariat. Il s'attendait donc à ce que ses collaborateurs en soient informés.

– C'était quelqu'un d'autre. Désolé de vous avoir causé ces soucis.

L'atmosphère du bureau s'en trouva instantanément détendue. Suwa et Kuramae se regardèrent avec une expression de soulagement, tandis que Mikumo, comme revenue à la vie, se levait pour s'emparer de la tasse de Mikami sur une étagère.

– Dites-moi plutôt, Suwa. Ils sont tous là? s'enquit-il en désignant la cloison du menton. Le bureau de l'autre côté était celui de la presse. Du «Club de la presse», comme on appelait ce qui était plus précisément celui de l'Amicale des treize médias accrédités, et dont les reporters avaient fait leur permanence.

Le visage de son subordonné s'assombrit.

– Pas un seul ne manque à l'appel. Ils étaient tous remontés contre vous, hier: ils veulent vous mettre sur la sellette. Texto. Ils ne devraient plus tarder à rappliquer en force.

Me mettre sur la sellette... Il sentit son estomac se tordre.

– La raison officielle de votre départ en cours de séance est que quelqu'un de votre famille était dans un état critique. N'oubliez pas.

Un temps. Mikami hochâ la tôte.

Un agent plein de présence d'esprit, ce Suwa. Officier de police adjoint sorti des rangs des Affaires administratives, il était en poste ici depuis trois ans. Comme il en avait déjà fait partie pendant deux autres années lorsqu'il avait le grade de brigadier, il avait fini par acquérir une connaissance approfondie du milieu journalistique. Si Mikami n'appréciait que moyennement de le voir jouer parfois au plus malin, il était néanmoins émerveillé par son art consommé à énoncer les règles officielles puis, sans transition, à se faire plus intime pour mettre ses interlocuteurs dans sa poche. Ce second séjour ici lui avait permis de peaufiner la façon de se les concilier et cela paraissait avoir encore rehaussé sa cote au sein de l'Administration.

Mikami aussi en était à son second séjour, seulement ce n'était pas pour une raison aussi louable.

À quarante-six ans, il venait d'y être affecté pour la seconde fois en vingt ans. Jusqu'à ce printemps, il était adjoint au 2^e Bureau des enquêtes criminelles, avant quoi il avait longtemps dirigé une équipe de la brigade des délits spéciaux pour les enquêtes de terrain portant sur les actes de corruption ou d'infraction à la loi électorale.

Il se leva et fit face au tableau blanc dressé à côté de son bureau. *Communiqués de presse – Police départementale de D. Jeudi 5 décembre 2002.* Jeter un coup d'œil sur les feuillets destinés à la presse était la première de ses tâches du matin. Les résumés des accidents et infractions de tous ordres s'étant produits dans la juridiction de chacun des dix-neuf commissariats du département leur parvenaient par fax ou téléphone. À présent que tous les services disposaient d'ordinateurs, on les recevait aussi par mail. Ses subordonnés en consignaient les synthèses sur des formulaires papier qu'ils apposaient sur ce tableau au moyen de magnets, ainsi que sur celui de la salle de presse. Simultanément, le Club de la presse télé, à la Préfecture, en était avisé. En somme, la police facilitait la

tâche des médias. En dépit de cela, ces communiqués étaient souvent cause de frictions.

Il leva les yeux vers la pendule murale. La demie de huit heures était passée. Que faisaient donc les autres ?

– Vous avez une minute, patron ? (Kuramae se tenait devant son bureau. L’homme était d’une minceur qui contredisait radicalement son patronyme, lequel suggérerait l’image d’un entrepôt. Il parlait de sa voix naturellement fluette.) C’est au sujet de cette entente illicite.

– Hum. Vous avez pu obtenir du nouveau ?

– Je ne sais pas.

– Comment ça ? Le directeur de chez Hakkaku ne veut pas se mettre à table ?

– Je ne sais pas.

– Ah, vous ne savez pas ? !

Inconsciemment, Mikami lui décocha un regard sévère.

Il y avait cinq jours que le 2^e Bureau des enquêtes criminelles était intervenu dans cette affaire d’entente illicite autour d’un appel d’offres pour la construction d’un palais des congrès. Après perquisition dans six sociétés de travaux publics relativement importantes, huit administrateurs avaient été mis en examen ; néanmoins, le Bureau ne voulait pas en rester là. Il avait dans le collimateur les Constructions Hakkaku, une entreprise de la région qui, dans l’ombre, avait la haute main sur les adjudications. Le PDG aurait été appelé dans les locaux de la police judiciaire aux fins d’interrogatoire, et cela depuis plusieurs jours. Réussir à mettre « l’éminence grise sous les verrous » ferait les gros titres de la presse régionale. Dans les affaires dont s’occupait la PJ, il arrivait fréquemment que les aveux des suspects et l’exécution des mandats d’arrêt soient repoussés jusqu’à la nuit. Bref, le communiqué officiel tomberait aux heures où les journaux s’apprêteraient à mettre sous presse et Mikami avait donné pour instruction à Kuramae de se renseigner sur ce qui se passait chez les collègues de la Criminelle.

– Et vous ne savez pas non plus s’ils ont convoqué le gars ?

Kuramae fixait carrément le bout de ses chaussures.

– J’ai posé la question à l’adjoint tout à l’heure, mais il a fait comme si je n’étais pas là.

Mikami était fixé. Un espion. Voilà ce qu’ils voyaient en lui.

– C’est bon. Je vais tenter le coup de mon côté, après.

Il regarda son subordonné repartir épaules baissées, puis évacua son amertume dans un profond soupir.

Par le passé, Kuramae avait travaillé à ce même 2^e Bureau. Mikami avait pensé que les relations qu’il y avait nouées lui seraient utiles pour obtenir des tuyaux, en quoi il péchait par optimisme. « Refilons un renseignement à quelqu’un des RP et il se retrouvera automatiquement entre les pattes des pisse-copie, qui s’en serviront comme monnaie d’échange entre la Maison et eux. » Nombreux étaient encore les inspecteurs à en être persuadés.

Lui-même n’avait pas fait exception. Encore inspecteur débutant, les Relations publiques ne lui disaient rien de bon. « Des hommes de main de la presse », « Des balances dans le service du personnel », « Un endroit peinarde où préparer les concours ». Ce genre de calomnies, probablement les avait-il lui-même proférées, singeant en cela ses supérieurs. En vérité, ces relations de connivence lui laissaient une impression pénible. Traîner de bar en bar avec tel ou tel journaliste, nuit après nuit, en lui passant la main dans le dos. Sur le lieu d’un crime, bavarder de choses et d’autres avec ces messieurs de la presse, en badauds, sans en fiche une ramée. À aucun moment il n’avait considéré ces gens comme appartenant au même corps que lui.

Aussi son parachutage à la direction des RP, au cours de sa troisième année au grade d’inspecteur, avait eu sur lui l’effet d’une douche glacée. Il s’était senti marqué du sceau « Inapte à être inspecteur ». Il avait pris ses nouvelles fonctions le désespoir au cœur, conscient de son manque de qualification pour ce travail. Et à peine un an plus tard, il avait été muté aux Enquêtes criminelles sans avoir eu le temps d’assimiler ce

qu'était la gestion des rapports avec la presse. Il s'était senti particulièrement soulagé de cette réintégration, mais n'avait pu s'empêcher de voir un caprice des gens du personnel dans ce trou d'une année, perdue pour sa formation d'inspecteur. La méfiance envers l'organisation couvait en lui. À quoi s'ajoutait, bien plus fort encore, un sentiment de peur inédit. Il s'était investi à corps perdu dans le travail, hanté qu'il était par l'épée de Damoclès de la « prochaine mutation ». Même au bout de cinq, dix ans, il sentait la nervosité le gagner à chaque période d'annonce imminente de mouvement de personnel. Il avait pourtant enchaîné les beaux coups. Plusieurs citations avaient émaillé son séjour au 1^{er} Bureau, où il était en charge des vols, des homicides et même des délits spéciaux. Ses capacités professionnelles s'étaient véritablement manifestées une fois au 2^e Bureau. Assigné à plein temps aux délits sans violences, il finit par se tailler une place incontestée parmi les collègues, au niveau local comme à la Direction départementale.

Cela étant, il avait scrupule à se présenter comme un « authentique inspecteur ». De toute façon, autour de lui on se chargeait de lui rafraîchir la mémoire. Chaque fois qu'un journal sortait un élément d'enquête qui n'aurait pas dû bénéficier de cette publicité, supérieurs et collègues semblaient éviter son regard. Et il avait beau se dire qu'il faisait un délire de persécution, cela avait tout de même des limites. Malgré la forte impression que son travail exerçait sur sa hiérarchie, et bien que d'adjoint il fût passé inspecteur, pas une seule fois il n'avait été admis dans l'équipe qui recherchait les auteurs des fuites et, en ce sens, son année de service aux Relations publiques équivalait à ses yeux à « posséder un casier judiciaire ». « Vous prendrez la direction des Relations avec la presse. » Les paroles du directeur des Affaires administratives, Akama, lui annonçant en privé sa mutation au printemps, l'avaient sonné, et ces mêmes deux mots, « casier judiciaire », avaient alors traversé son esprit hébété. Akama avait pris grand soin de lui exposer les motifs de son affectation : « Les médias

d'aujourd'hui n'ont plus ni morale ni principes, ils se bornent à critiquer les erreurs de la Maison dans le seul but de saper son autorité et nous ne saurions tolérer cela. Nous avons été trop coulants avec eux et ils en profitent. Nous avons besoin d'un responsable qui possède votre poigne, d'un homme qui leur en impose au premier regard. »

Mikami n'avait pu prendre ces propos à la lettre. De tout temps la police avait été une collectivité d'hommes à poigne, dans laquelle une grande importance était accordée à la force virile. De tels hommes, on n'en manquait pas. Qu'est-ce que l'Administration avait à gagner en prenant soudain un inspecteur en pleine activité, dont la seule préoccupation était d'appliquer la procédure pénale, pour l'installer à la tête d'un service dont la mission était coupée de sa vocation première? Akama avait laissé entendre qu'il bénéficiait là d'un «avancement». Être responsable des RP, c'était l'assurance d'être promu au rang de commissaire. Mais étant donné qu'il entrevoyait cette promotion dans les deux ou trois ans à venir même s'il était demeuré aux Affaires criminelles, cette promesse qui ratait sa cible n'avait pas non plus satisfait son ambition.

Son « casier » avait pesé dans la balance, cela sautait aux yeux. Lors de tout mouvement de personnel, la pratique normale, au cas où plusieurs candidats étaient sur les rangs, consistait à choisir celui qui avait déjà l'expérience de ce poste, une garantie en quelque sorte. Pour Mikami, le problème n'était pas que l'Administration l'ait choisi mais bien plutôt que la PJ ait accepté de se défaire de lui. Il avait alors pris le taureau par les cornes et rendu visite, tard le même soir, au directeur Arakida. Chez lui. La réponse avait été cinglante: «La décision est prise, vous obtenez! » Et il s'était retrouvé dans le même trou que vingt ans plus tôt. Avait-on refusé de prendre en compte ses capacités professionnelles? Attendait-on de lui un quelconque examen de conscience? Toutes les années qu'il avait consacrées à son métier d'inspecteur aggravaient d'autant sa déception et son trouble.

Tu réintégreras la brigade dans deux ans. C'était ce qu'il se répétait en prenant ses fonctions, manière pour lui de tenir la bride aux divers sentiments qui l'habitaient. Son moral en avait pris un coup, oui, mais il n'était nullement abattu. Il ne referait pas deux fois la sottise de baisser les bras, de se laisser aller à gaspiller son temps en pure perte. Et puis, ses années de travail consciencieux l'avaient aguerris et lui interdisaient de négliger les tâches qui lui étaient imposées.

Réformer les RP. C'était là la première mission qu'il avait à accomplir.

Le travail sur le terrain qu'il n'avait fait qu'entrevoir vingt ans plus tôt était une vaste fumisterie. Frayer habilement avec la presse, faire des ronds de jambe, feindre de comprendre les difficultés du métier de journaliste, encaisser seul les protestations scandalisées des médias qu'irritait la nature foncièrement secrète de l'organisation policière. Vis-à-vis du grand public, on prétendait être à la fois celui qui « informe » et celui qui « est à l'écoute ». En fin de compte, on ne faisait jamais que mettre jour après jour un exutoire à la disposition des journalistes qui posaient aux porte-parole de l'opinion publique. « Nous sommes des tétrapodes brise-lames », avait déclaré son prédécesseur avec un accent d'autodérision.

Un peu plus et il aurait dit que son travail ne consistait en rien d'autre qu'à faire bon ménage avec les médias et nouer des relations de copinage pour désarmer les critiques adressées à la police. Les RP n'avaient alors pas un long passé. Une chose était certaine : l'inexpérience dont on faisait preuve en était une conséquence directe. Mais on pouvait aussi mettre en cause le système imposé par l'Agence nationale de la police, qui consistait à concentrer l'ensemble des sources d'information dans les seules Relations publiques. Les affaires étaient l'apanage des « services de terrain » de la PJ, en premier lieu de la division des Enquêtes criminelles. Le système selon lequel l'Administration se chargeait de communiquer sur les résultats d'enquêtes laissait apparaître en filigrane l'intention

de déposséder la Criminelle de ses prérogatives. Jusque-là, elle avait eu la mainmise directe sur la communication, laissée à la discrétion du directeur ou du chef de service; quant aux flics, ils étaient libres de distiller leurs faits d'armes devant la presse, on fermait les yeux.

«Le système des RP est ce que les *Bateaux noirs* ont représenté pour notre pays à la fin de la période d'Edo!» C'est par ces paroles, rapportait-on, que le premier directeur avait exprimé sa vibrante émotion. Les Enquêtes criminelles avaient tremblé sur leurs bases, à l'instar du gouvernement de l'ancien régime découvrant soudain les vaisseaux de guerre américains. Pendant les premiers temps de sa mise en place, ces dernières n'avaient pas caché leur animosité envers leurs homologues de l'Administration, mais bientôt elles l'avaient mise en sourdine et on avait vu émerger peu à peu une organisation nouvelle de nature gestionnaire.

De fait, sur le terrain, on s'inclina. Les inspecteurs devinrent moins bavards durant leurs tournées nocturnes avec les journalistes. «Adressez-vous aux RP» était le refrain qu'on entendait maintenant partout, jusque dans leurs locaux. Plus aucune information alléchante ne parvenait et lorsque, malgré cela, un journal publiait un scoop, les RP étaient incriminées. Rancune et crainte accentuèrent l'hostilité envers ce service dépendant directement du Secrétariat des Affaires administratives, ses membres faisant figure de taupes protégées par le directeur général et constamment en butte aux regards peu amènes des autres sections.

Les Relations publiques souffraient de ces débuts malheureux, les informations leur arrivaient au compte-gouttes et avec retard. Les seuls collègues à se montrer coopératifs étaient ceux du Bureau de la circulation, désireux de se faire de la publicité. Pas étonnant dans ces conditions que la presse en ait fait des gorges chaudes. Les journalistes se comportaient avec une authentique insolence à l'égard d'une section dont la raison d'être se réduisait, à leurs yeux, à mettre

à leur disposition les communiqués officiels. Et de la direction des Affaires administratives à l'étage au-dessus pleuvaient les instructions surréalistes pour « apprivoiser les médias! »

On était pris en permanence entre deux feux. Les locaux ne cessaient de bruire des lourds soupirs d'un personnel usé, épuisé, coincé qu'il était entre ledit bureau du dessus et la salle des médias voisine.

Le tableau n'avait pas changé fondamentalement, même vingt ans après. Si un certain nombre d'experts en communication, comme Suwa, avaient été formés, la situation paraissait même s'être détériorée. Ailleurs, les Relations publiques s'étaient vues promues au pas de course du statut de « section » à celui de « service ». Elles représentaient désormais la voie royale vers une carrière réussie. Pareille promotion avait eu pour corollaire un poids accru. Les rapports avec le terrain aussi s'en trouvèrent modifiés. Multiplication des échanges de renseignements, coordination plus étroite dans l'intérêt bien compris des uns et des autres, de sorte qu'était en passe aujourd'hui de se généraliser un système dans lequel on tenait la presse informée des éléments concernant les affaires.

Et pourtant, dans la police de D, on en était toujours à posséder une « section » ; pis, on ne parlait même pas de renforcer les effectifs. Les directeurs successifs du personnel étaient réticents face au changement. Quatre ans plus tôt, une proposition de réorganisation initiée par la Direction générale avait bien émergé, mais Ôguro, le prédécesseur d'Akama, s'était empressé de la torpiller. « Bonjour les emmerdes s'il faut se faire les complices de la presse! » Avait-il déjà été échaudé? On murmurait qu'Ôguro craignait comme la peste l'apparition d'un responsable qui se prévaut de l'appui des médias pour n'en faire qu'à sa tête. Et à sa suite, Akama avait pris prétexte de l'insuffisance de personnel pour faire perdurer le statu quo. « Maintenus dans une activité subalterne », « Réduits à l'état de bonsaïs », autant d'expressions qui décrivaient bien le joug sous lequel vivaient les Relations publiques dans le département D.

Je suis à ce poste pour mettre un terme à cette situation d'asservissement, se répétait Mikami. Son objectif immédiat était on ne peut plus naturel : être son propre chef à la tête de la section.

Sa toute première action fut une offensive contre la PJ. Il avait besoin d'éléments qui lui servent d'arguments dans ses négociations futures avec la presse. Il savait que ces renseignements bruts étaient ses seules armes. C'est muni de ces armes qu'il allait l'affronter. Il établirait entre elle et lui des relations « adultes » où chacun surveillerait l'autre. Ce faisant, la direction des Affaires administratives en viendrait naturellement à mettre la pédale douce dans ses ingérences et il serait alors possible de débloquer la triple impasse. C'est ainsi qu'il se représentait le processus de réforme.

Les défenses dont s'était entourée la Criminelle – la section de terrain par excellence – étaient solides. C'était le cas du 2^e Bureau auquel lui-même avait longtemps appartenu. Le 1^{er} se montra si coriace dans son silence qu'il ne put que lui tirer son chapeau. Il se rendit chaque jour dans les différents services, s'efforçant de se faire une idée des enquêtes en cours au détour des conversations à bâtons rompus avec les cadres ; en dehors des heures de travail, il usa de ses relations pour entreprendre les inspecteurs confirmés. Repérant leurs journées de congé, il frappait à leur porte, un petit cadeau à la main. Il jouait chaque fois cartes sur table. À chacun il expliquait avec conviction qu'il lui fallait des infos à opposer à la presse. Son autre arrière-pensée, il la gardait soigneusement pour lui. Il envisageait l'avenir. Il pouvait réintégrer la Criminelle dans deux ans, mais cette fois son « casier » serait celui d'un récidiviste. Durant le temps qu'il était en poste ici, il devait prendre garde que dans la section on ne voie pas en lui un adversaire. Quoi qu'il en soit, il lui fallait tenir en permanence ses interlocuteurs informés de ses pensées, c'était là une étape obligée vers sa réintégration.

Il poursuivit ses « pèlerinages » deux mois, puis trois. Il n'en récolta pas grand-chose, toutefois il vit poindre

un autre effet, qu'il espérait en secret. Son manège si peu coutumier chez un directeur des RP avait capté l'attention des médias, qui réagirent avec éloquence. Ils le prenaient à présent pour quelqu'un de valable. Il perçut aussitôt le changement dans le regard qu'ils portaient sur lui. Au fond, c'était un directeur atypique en poste actuellement aux Relations publiques, mais dont le véritable port d'attache était au 2^e Bureau. Un poste important à la PJ l'attendait probablement dans quelques années, et d'emblée la presse eut vis-à-vis de lui une attitude faite de déférence et d'attentisme. Aujourd'hui comme jadis, les Enquêtes criminelles constituaient pour les journalistes une source de renseignements incontournable. Ses « pèlerinages » avaient abouti à leur ouvrir les yeux sur la « proximité » entre PJ et RP. Il les vit approcher en nombre croissant. C'était une première pour lui qui ne s'était jamais montré engageant.

Il avait vu là l'occasion inespérée d'une nouvelle tactique. Il sut les séduire, puis renforcer son pouvoir d'attraction jusqu'à donner une nouvelle image de directeur. Il prit soin de les forcer à garder leurs distances. À ceux qui venaient le voir pour tuer le temps, il dissimulait son sourire pour leur imposer une certaine tension. Les critiques trop faciles, les plaintes contre la police, il les faisait taire avec fermeté. Moyennant quoi, il se montrait attentif aux revendications qui lui semblaient fondées. Il se soumettait aussi aux demandes de dialogue et leur consacrait tout le temps qu'il fallait. Jamais il ne les flattait mais il acceptait de faire quelques concessions, quand il était convaincu. Tout se déroulait très bien. Il finit par rééquilibrer les rapports de force, jusque-là à l'avantage absolu de ses interlocuteurs, sans qu'ils paraissent en être mécontents. D'un côté, la presse toujours assoiffée d'informations ; de l'autre, la police désireuse de voir publier uniquement ce qui la servait. C'est sans doute un rapport dans lequel il n'existe pas de point de convergence, songeait-il, mais il suffirait qu'à chaque instant de leurs face-à-face chacun montre un minimum de confiance

en l'autre pour qu'on trouve un terrain d'entente. Il se sentait confiant, son projet progressait.

Les difficultés venaient du directeur des Affaires administratives. Loin de faiblir, ses interventions se musclèrent. Akama manifestait la contrariété que lui inspirait la politique adoptée par Mikami et à la moindre occasion lui faisait part de ses doutes. Il taxa ce dernier de défaitisme pour ses compromis lors des négociations, s'affligea de ses « pèlerinages » quotidiens, preuves selon lui qu'il n'avait pas encore « rompu avec le passé ».

Mikami avait été désorienté. Ce même Akama qui avait voulu un directeur à poigne avait forcé pris en ligne de compte l'atout de son appartenance au 1^{er} Bureau. Il avait joué à fond dessus et cela se révélait payant. Dans ces conditions, pourquoi n'était-il pas satisfait? Mikami lui en fit résolument le reproche.

– La section est en train de redevenir pleinement opérationnelle. Dans ce milieu médiatique, un seul élément d'information a plus d'impact qu'un discours. Je suis persuadé que livrer davantage d'éléments d'enquête résoudra la question de nos rapports avec eux.

– Laissez tomber. Si vous obtenez ce type d'info, rien ne dit que vous ne la laisserez pas fuiter. Ne sachant rien, vous ne pouvez rien révéler. Je me trompe?

Il était resté sans voix. Ce que l'autre voulait, c'était un « épouvantail à poigne ». « Ne faites rien, ne pensez pas, contentez-vous de les fixer avec vos airs de bouledogue. » Akama aurait pu tout aussi bien employer ces mots. Pas de relations avec la presse, non, son contrôle! Il nourrissait une haine viscérale pour cette dernière. L'agressivité tordue qui l'habitait allait bien au-delà de ce que Mikami imaginait.

Il ne pouvait céder aussi aisément. Se soumettre aveuglément, ce serait ravalé la section à son état premier, celui de vingt ans plus tôt. Il entendait poursuivre la réforme qu'il avait enfin mise sur les rails. Ce serait trop rageant de voir tous ses

efforts tomber à l'eau ! Il en concevait un dépit d'une violence qui l'étonnait lui-même. Il se l'expliqua par le fait qu'il avait senti le « vent du dehors » le caresser. Il percevait aujourd'hui des choses dont, inspecteur, il n'avait même pas eu conscience. Police et citoyens étaient séparés par un mur anormalement élevé. Et la section était la seule et unique « fenêtre » ouverte sur l'extérieur. Les médias avaient beau avoir des œillères et être égocentriques, si cette fenêtre venait à être fermée, la police serait totalement déconnectée de la société.

S'incliner, continuer de jouer le rôle d'épouvantail pour l'Administration reviendrait à se faire rayer de son port d'attache. Personne n'était assez fou pour tenir tête à quelqu'un disposant du pouvoir de décider des carrières. S'il advenait qu'il soit expédié dans quelque poste reculé au milieu des montagnes, non seulement il pouvait faire son deuil de sa réintégration, mais aussi, et du jour au lendemain, être relégué dans les oubliettes. Néanmoins, il envisageait les choses différemment. Que la situation change et que sa réintégration dans son corps d'origine se réalise, la rumeur de son exploit, son opposition au directeur, numéro 2 de la police départementale, redonnerait pour le moins sa virginité à son « casier ».

Il avait donc entrepris, avec la plus extrême prudence, de résister à Akama. Jouant plus que jamais le subordonné raisonnable, il maîtrisa ses états d'âme et ne se préoccupa plus que d'imposer sa ligne. Il écoutait sagement avec une expression d'humilité, puis se permettait de prendre la parole avec la déférence de rigueur pour objecter, mais uniquement lorsque telle ou telle instruction était absolument irrecevable à ses yeux. Il n'omit pas non plus de rendre compte de certaines mesures à ses yeux utiles à leurs rapports avec la presse. Et poursuivit tranquillement sa réforme de la section. Il avait véritablement l'impression de marcher sur des œufs. Il percevait l'irritation de son chef. Pour autant, il ne relâcha pas sa contestation. À y repenser aujourd'hui, il se disait que les risques assumés l'emplissaient d'exaltation. Six mois durant, il s'était refusé

à fuir le regard en vrille d'Akama. Il s'était senti guerrier sur le champ de bataille. S'il n'avait pas vaincu, il n'avait pas non plus perdu.

Seulement voilà...

La fugue d'Ayumi était venue bouleverser la donne.

De la cendre tomba sur son bureau. Il en était à sa seconde cigarette d'affilée. Il leva les yeux vers la pendule murale. Son œil enregistra la fine ombre du profil de Kuramae, à la lisière de son champ de vision. Le 2^e Bureau avait refusé de leur livrer ce qu'ils savaient. Cela signifiait-il qu'il avait perdu son influence? Derrière Kuramae, il y avait Mikami. Au moins les sections de terrain devaient-elles en être conscientes, elles. C'était parce qu'il avait mis fin à ses « pèlerinages » auprès des inspecteurs, comme aussi à sa tactique vis-à-vis des médias, qui n'était plus que celle qu'Akama lui imposait...

Une soudaine agitation leur parvint du couloir.

« Les voilà ! » Suwa et Kuramae venaient à peine d'échanger un regard que la porte s'ouvrit sans qu'on eût toqué.

3

En un clin d'œil, la pièce s'emplit de journalistes.

Quotidiens nationaux, *Asahi*, *Mainichi*, *Yomiuri*, *Sankei*, *Tôyô*, puis les médias locaux, *D Nippô*, *Zenken*, *Times*, D TV, FM Kemmin... Certains reporters arrivaient le dos raide et l'air furibond. Mikami perdait probablement de son influence auprès d'eux aussi. La majorité d'entre eux étaient dans leur vingtaine. Mikami leur en voulait amèrement de pouvoir, grâce à leur jeune âge, donner libre cours sans pudeur à leurs sentiments. Avec un léger retard, les représentants des agences Kyôdô et Jiji entrèrent. Présent aussi, celui de la NHK, qui tendait le cou par-dessus la foule, la moitié du corps dans le couloir. Les treize médias accrédités au Club de la presse étaient réunis.

– Allons-y! lança une voix exaspérée quelque part dans l’assistance, et les deux représentants du *Tôyô Shimbun* qui se trouvaient au premier rang se rapprochèrent de lui.

C’était au responsable désigné pour le mois de mener la séance.

– Monsieur le directeur. Tout d’abord, vous êtes prié de vous expliquer sur votre départ en cours de réunion, hier.

Tejima, qui portait un blazer, venait d’ouvrir les hostilités. *Chef adjoint du Tôyô Shimbun. Diplômé de H. 26 ans. Sans opinions politiques. Sérieux jusqu’au scrupule. Haute idée de ses capacités professionnelles,* avait noté Mikami dans son calepin.

– Suwa nous a déclaré que quelqu’un était au plus mal dans votre famille. Mais nous estimons que ce n’est pas une raison suffisante pour quitter la réunion sans un mot. Et depuis vous nous laissez sans nouvelle. C’est tout simplement se moquer de n...

– Désolé, le coupa Mikami, qui n’avait pas envie de repenser aux raisons de son départ ni de se voir interroger là-dessus.

Tejima jeta un bref coup d’œil à son voisin Akikawa. *Chef du Tôyô Shimbun. Diplômé de K. 29 ans. Orienté à gauche. Teigneux. Leader de fait du Club.* Ledit Akikawa se tenait les bras croisés, l’air faussement naturel. C’était son habitude de confier à son subordonné la tâche de procureur et de jouer les cadors pendant ce temps.

– Nous pouvons donc considérer que vous vous excusez?

– Tout à fait.

Nouveau regard scrutateur de Tejima, qui se tourna ensuite vers les confrères pour leur demander :

– Qu’en pensez-vous, tout le monde?...

« Ça va comme ça, passons aux choses sérieuses. » Hochant la tête devant leur invitation muette, Tejima posa à plat sur le bureau de Mikami un feuillet photocopié qu’il tenait à la main.

Compte rendu d’un grave accident de la circulation dans la commune d’Ôito.

Mikami n’avait pas besoin d’examiner le document. C’était la copie du communiqué affiché la veille à l’intention des

médias. Une femme mariée avait eu un moment de distraction au volant et renversé un vieillard, lequel souffrait de sérieuses contusions sur tout le corps. L'affaire elle-même était un accident de la circulation des plus banals, mais le communiqué recélaît une bombe.

– Je vais donc vous reposer ma question... Pour quelle raison avez-vous passé sous silence l'identité de la conductrice? Vous n'êtes pas sans savoir que vous étiez dans l'obligation de la révéler.

Mikami croisa les doigts, soutint le regard acéré de Tejima.

– C'est comme je l'ai expliqué hier. La femme est enceinte de huit mois. Depuis cet accident, elle est gravement perturbée. Si son nom apparaît dans les journaux, allez savoir comment elle peut réagir! Voilà pourquoi nous avons opté pour l'anonymat.

– Ce n'est pas une explication suffisante. Même l'adresse se réduit à « commune d'Ôito », sans autre indication. Madame A, femme au foyer, trente-deux ans. Avec ça, nous ne pouvons même pas être sûrs qu'elle existe vraiment.

– Elle est bel et bien réelle, vivante et nous avons tenu compte de son état et des éventuelles conséquences sur le bébé qu'elle attend. Où est le mal?

Sa riposte parut être interprétée comme de la morgue. Un remous parcourut la salle, Tejima se raidit.

– Quel besoin la police a-t-elle d'en rajouter dans la sollicitude? Ça dépasse les bornes!

– Cette femme a été laissée en liberté. La victime traversait la rue en dehors des passages protégés. Qui plus est, elle avait bu.

– Toujours est-il que la femme ne regardait pas devant elle. Il est fait mention de sérieuses contusions alors qu'en réalité la victime est dans un état préoccupant. Ce vieillard, Meikawa, est en fait dans le coma.

Mikami regarda Akikawa du coin de l'œil. Jusqu'où entendait-il laisser l'autre continuer comme ça?

– Monsieur le directeur. Je vous demande de répondre. Les conséquences sont trop graves pour que nous fermions les yeux. C'est la moindre des choses.

Mikami revint du regard vers Tejima qui ne lâchait pas prise.

– Si je comprends bien, vous voulez publier son nom pour la faire condamner ?

– Hé, en voilà une façon de parler ! Nous n'avons jamais dit ça. Ce que nous disons, c'est qu'il n'est pas normal que la police décide, de sa propre autorité, de passer sous silence le nom et l'adresse de cette automobiliste. Publier son nom ou pas, ce sera à nous d'en juger en fonction de ce qui est bon pour l'intérêt public.

– Et pourquoi ça ne doit pas être à nous d'en juger ?

– Mais parce que ce serait jeter la confusion sur les faits en question, pardi. Qu'une affaire rendue publique par vos soins entraîne ensuite des conséquences, ou ait été présentée de façon erronée, vous admettez que nous n'aurions aucun moyen de le vérifier si nous ignorons les noms et adresses des personnes impliquées. Et puis si la direction de la police prend l'habitude d'utiliser l'anonymat dans ses communiqués, rien ne dit que les commissariats ne vont pas présenter des rapports tronqués, n'est-ce pas ? À la limite, on peut craindre que la police se retranche derrière l'anonymat pour délivrer des communiqués dans lesquels les faits sont dénaturés, s'en servir pour étouffer des choses qui vont contre son intérêt.

– Étouffer ?

– Enfin, ce que nous voulons dire... intervint sans façons le grand Yamashina. – *Chef provisoire du Zenken Times. Diplômé de F. 28 ans. 3^e fils d'un secrétaire de député. Échine souple. Tire-au-flanc...* – Voyez-vous, lorsqu'on voit quelqu'un faire tout ce qu'il peut pour cacher quelque chose, on se prend à avoir des soupçons. Par exemple, il pourrait s'agir de la fille d'une grosse légume, alors vous taisez son nom, ou encore vous pourriez faire preuve d'indulgence à son égard parce que la victime était ivre.

– Cessez donc de vous foutre du monde ! éructa involontairement Mikami.

Yamashina rentra la tête dans les épaules; la salle, par contre, fut aussitôt en ébullition. « On se demande qui se fout de l'autre ! Forcément qu'on se méfie des flics à force de les voir tout dissimuler ! Parce que, jusqu'ici, vous taisiez le nom des femmes enceintes peut-être ? Non, évidemment ! On veut des explications qui se tiennent ! »

Mikami laissa passer la bronca. Aurait-il ouvert la bouche que lui aussi aurait joint sa voix au concert.

– Dites, monsieur Mikami. (Akikawa s'adressait enfin à lui. Il décroisa posément les bras, dans une mise en scène d'artiste vedette qui s'apprête à jouer son numéro.) Que le nom d'une femme enceinte paraisse dans la presse et qu'il lui arrive quelque chose à elle ou à l'enfant qu'elle porte, voilà un cas où la police à l'origine des révélations peut se voir taper sur les doigts par l'opinion publique. C'est cela qui vous effraie, avouez ?

– Pas du tout. C'est simplement que les circonstances peuvent faire que la responsable a le droit de ne pas voir son nom rendu public.

– « Le droit de ne pas voir son nom rendu public » ? ricana Akikawa. Vous parlez bien là des droits fondamentaux de l'auteur d'un délit ?

– Parfaitement.

Nouveau tumulte dans la salle. « Y en a marre ! Parlez pas de ce que vous ne connaissez pas ! Comme si la police n'était pas championne pour fouler aux pieds les droits de l'homme ! Vous êtes mal placé pour nous donner des leçons là-dessus ! »

– Je ne vois pas pourquoi vous vous excitez comme ça. Vous le savez comme moi, l'anonymat est en train de se généraliser. Ces derniers temps, la presse écrite, la télé en font un usage constant, que je sache ! Pourquoi êtes-vous contre le fait que nous fassions ce choix à notre niveau ?

« C'est de l'arrogance, voilà tout ! La police n'a pas le droit ! Aucune conscience de ce qu'est la liberté de la presse ! Les communiqués sans nom sont une atteinte au droit à l'information ! »

– En voilà assez, monsieur Mikami. Donnez-nous le nom. Si cette femme a vraiment des problèmes, on ne le publiera pas, c'est aussi simple que ça, intervint de nouveau Yamashina, d'un ton conciliant. Finalement ça revient au même. L'anonymat ne nous empêche pas, le cas échéant, de faire des recherches de notre côté et de dégoter le nom et l'adresse. Pour cette femme enceinte, par contre, l'épreuve serait dure si on devait l'interroger en personne...

Akikawa avait à peine repris sa pose bras croisés que Tejima s'adressait à lui d'un ton pressant. Une vilaine sueur perlait à son front.

– Monsieur Mikami... Que les choses soient claires, voulez-vous ? Avez-vous l'intention de nous donner son nom, oui ou non ?

– Non, répondit aussitôt Mikami.

Tejima écarquilla les yeux.

– La raison ?

– Elle a imploré les larmes aux yeux l'agent qui s'occupait de l'affaire de ne pas révéler son nom à la presse.

– Hé là ! Vous parlez de nous comme si nous étions des salauds.

– Cela vous montre combien c'est effrayant d'avoir son nom dans le journal.

– Vous détournez le problème. J'appelle ça manquer de courage.

– Vous pouvez dire ce que bon vous semble. Nous ne vous donnerons pas son nom. La décision a été prise et elle est sans appel.

Le silence revint, un instant dont Mikami profita pour se préparer à une nouvelle salve d'invectives.

– On ne vous reconnaît plus, monsieur Mikami. (Akikawa semblait avoir changé son fusil d'épaule. Les deux mains sur le

bureau de Mikami, il inclina vers celui-ci un visage grave.) Nous attendions beaucoup de vous, vous savez. Vous étiez différent de votre prédécesseur, Funaki. Alors que lui voulait se faire bien voir de nous, vous aviez votre franc-parler, aussi bien avec vos supérieurs. Pour ne rien vous cacher, nous n'en revenions pas, les premiers temps de votre mutation ici. Seulement voilà, vous avez tourné casaque. Vous ne faites plus que nous imposer froidement les vues de votre hiérarchie.

Mikami ne répondit pas. Il fixait le plafond en sorte de dissimuler son trouble. Akikawa continua :

– C'est vous, rappelez-vous, qui avez qualifié de « fenêtre » ces Relations publiques. Aujourd'hui, voir que ce même directeur est rentré dans le rang et dit amen à sa hiérarchie nous reste en travers de la gorge. Si personne ne tend l'oreille vers le monde extérieur ni n'est résolu à adresser des remontrances en haut, en toute objectivité, la police restera à jamais une boîte noire hermétiquement close. C'est ce que vous voulez ?

– La fenêtre existe. Elle n'est simplement pas aussi grande que vous le pensez.

L'espace d'un instant, la déception se lut sur le visage d'Akikawa. Mikami réalisa alors que l'autre ne persiflait ni ne critiquait mais semblait bien avoir dévoilé le fond de sa pensée. Le regard qu'il ramena droit sur lui était désabusé.

– J'aimerais en profiter pour savoir quelque chose.

– Quoi donc ?

– Votre opinion personnelle sur cette question d'anonymat.

– Personnelle, officielle... ça n'a rien à voir. La réponse est la même.

– Vous le pensez sincèrement ?

Mikami demeura de nouveau silencieux. Akikawa l'imita. Leurs regards se sondèrent. Cinq secondes... Dix... Des secondes interminables. Le dernier hocha largement la tête.

– Entendu. (Après avoir jeté durant un court moment un regard circulaire sur ses confrères derrière lui, il se retourna vers Mikami.) Bien. En tant que porte-parole du Club de

la presse, je m'adresse non pas à vous mais aux dirigeants de la police de ce département. Veuillez révéler l'identité de cette femme.

«La réponse, vous la connaissez déjà», lui fit savoir Mikami du regard.

Akikawa hocha une nouvelle fois la tête.

– «Livrez-leur le nom et ils le publieront dans leurs canards.» En somme, la police n'a aucune confiance en nous. C'est bien ainsi qu'il faut l'entendre, non ?

On eût dit qu'il lançait un ultimatum. Il lui tourna le dos. Les autres commencèrent à quitter les lieux à grand bruit de talons. *Ils ne vont pas en rester là*, devinait-on à l'atmosphère lourde qu'ils laissaient derrière eux dans la pièce exigüe.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Rokuyon*

Traduit du japonais par Jacques Laloz

Copyright © 2012 Hidéo Yokoyama

© Éditions Liana Levi, 2017, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch